

ANITA STAROŃ

Université de Łódź

Entre fascination et doute. Octave Mirbeau et la science

A qui dédier le récit de ce voyage, sinon à vous, cher Monsieur Charron, qui avez combiné, construit, animé, d'une vie merveilleuse, la merveilleuse automobile où je l'accomplis, sans fatigue et sans accrocs ? »¹, écrit, en 1907, Octave Mirbeau en tête de son ouvrage sans doute le plus optimiste de tous ceux qu'il a produits². En effet, un souffle d'enthousiasme rare chez l'écrivain traverse le livre qui se fait une sorte d'hommage original à la voiture et aux possibilités qu'elle représente, mais aussi l'expression, revendiquée dès la dédicace, de « *l'admiration que nous devons aux choses du progrès, [de] la reconnaissance que nous devons aux hommes qui travaillent, luttent et trouvent* » (628-E8, 1889-1890). Cette admiration pour la science et les savants perce aussi dans d'autres écrits de Mirbeau, très respectueux du savoir humain. Et pourtant, parmi les figures des hommes de science qu'il met en scène, difficile de trouver un exemple positif. Et la science

1 O. Mirbeau, *La 628-E8*, [dans :] *Idem, Œuvre romanesque*, Éditions du Boucher/Société Octave Mirbeau, 2003, p. 1884. Toutes les citations des romans de Mirbeau proviennent de cette édition. Le titre sera désormais noté en 628-E8, la pagination suivant l'abréviation.

2 Cf. A. Staroń, « *Dans le ciel et La 628-E8 : la douleur ou la douceur de vivre* », [dans :] *Octave Mirbeau : passions et anathèmes*, L. Himy-Piéri et G. Poulouin (dir.), Presses Universitaires de Caen, 2007, p. 227-236. Fernand Charron fut constructeur d'automobiles, plus tard co-propriétaire de l'usine produisant la marque C.-G.-V. C'est chez lui que Mirbeau achetait toutes ses voitures.

elle-même apparaît plus d'une fois comme une fausse valeur. La présente étude s'occupera d'élucider cette incohérence apparente.

« ...*nous désirons apprendre* »³

Il n'est pas rare de trouver, sous la plume de l'écrivain, des expressions attestant son estime pour le monde scientifique, pour les « *travaux admirables par lesquels tant de savants obscurs s'acharnent à conquérir, pour nous, chaque jour, un peu plus de bonheur...* » (628-E8, 1891), voire pour ses représentants les plus communs, comme cet instituteur du roman *Dingo*, « un homme juste et instruit », conscient « de ses devoirs et de sa mission »⁴. Car le rôle de l'éducation est indubitable pour notre romancier. Les enfants qu'il décrit manifestent souvent le désir de savoir, comme le petit Georges de *Dans le ciel*, passionné par la nature qu'il observe « avec des joies profondes, traversées aussi de ces affreuses angoisses, de ne pas savoir, de ne rien connaître »⁵. Mais il arrive également aux adultes de vouloir s'instruire, curieux qu'ils sont des phénomènes naturels dans leur entourage, déterminés à « *connaître l'indispensable [...] par exemple, ce que c'est que l'eau que nous buvons, la viande que nous mangeons, l'air que nous respirons, la semence que nous confions à la*

3 « *Chez nous, tous, nous désirons apprendre* », déclare l'un des habitants du Jura, rencontré par le narrateur au cours de son voyage (628-E8, 1886).

4 O. Mirbeau, *Dingo*, dorénavant noté en *D*, p. 2499. Mirbeau est maintes fois revenu sur le misonéisme, la haine du progrès et la méfiance personnelle auxquels étaient confrontés les instituteurs. À ce propos, voir par exemple son article « Propos de l'instituteur », *L'Humanité*, 17 juillet 1904, ou « Cartouche et Loyola », *Le Journal*, 9 septembre 1894, dans lequel il prend la défense de Paul Robin, révoqué de ses fonctions à l'orphelinat de Cempuis où il avait établi une pédagogie moderne et éclairée.

5 O. Mirbeau, *Dans le ciel*, dorénavant noté en *DC*, p. 824.

terre..., en bloc, tous les phénomènes naturels, et nous-mêmes... » (628-E8, 1886). L'éducation qu'on leur propose ne satisfait guère ces besoins. Bien au contraire, elle ne sert qu'à formater les esprits, les disciplinant et les soumettant à la seule ligne de conduite. Ce travail corrosif commence déjà au sein de la famille, comme le montrent plusieurs exemples de parents négligeant ou ne sachant répondre aux questions de leurs enfants. Ainsi du père de Sébastien Roch qui, embarrassé par des « interrogations qui mettaient, chaque fois, sa science en défaut, [...] se tirait d'affaire, avec cet invariable aphorisme : "Il y a des connaissances auxquelles un gamin de ton âge ne doit pas être initié" »⁶. Aussi Sébastien n'insiste-t-il plus. Georges, lui, s'obstine à chercher, guidé par cette curiosité instinctive que Mirbeau a soin de mettre en valeur. Mais l'épisode où, après avoir lui-même découvert le phénomène du puits artésien, il est confronté aux rires et plaisanteries de sa famille, met fin à ces tentatives⁷. Le romancier a plusieurs fois critiqué l'indifférence, voire l'hostilité de ses compatriotes envers tout ce qui pourrait les déranger dans leur routine, la seule qui semble les reconforter : « Toutes les idées nouvelles nous déroutent, tous les progrès sociaux nous épouvantent, et nous envisageons, avec terreur ou pitié, à travers la lunette de la guillotine ou par le cabanon de la maison de fous, les hommes de science et de foi qui nous les apportent »⁸, écrivait-il déjà en 1886.

6 *Idem, Sébastien Roch*, dorénavant noté en SR, p. 503.

7 « – Qu'est-ce que tu me chantes là ? s'écria mon père... mais c'est le puits artésien que tu as découvert ! Et je vois encore le sourire ironique, qui plissa son visage glabre, et dont je fus tout humilié. [...] – Mais petite bourrique ! Il y a longtemps que c'est découvert... Ah ! ah ! ah !... Je parie que demain tu découvriras la lune. Et mon père éclata de rire. Ce rire, comme il me fit mal ! » (DC, 825).

8 O. Mirbeau, « Un fou », [dans :] *Le Gaulois*, 2 juillet 1886, p. 1.

L'image de l'école dans les romans de Mirbeau est toujours négative, et il lance contre elle des accusations de taille : « L'enfant est remis entre les mains indifférentes et lourdes de mercenaires, à qui rien ne le rattache, ni l'intérêt, ni la tendresse, ni la vanité » (DC, 827). De tels professeurs ne sauraient attirer leurs élèves vers les matières enseignées, bien au contraire :

le professeur vous en dégoûte, comme d'une laideur. [...] Avec une sûreté merveilleuse, avec une miraculeuse précision, le professeur enduit les intelligences juvéniles d'une si épaisse couche d'ignorance, il étend sur elles une crasse de préjugés si corrosive, qu'il est à peu près impossible de s'en débarrasser jamais (DC, 827).

L'on pourrait donc dire que la curiosité naturelle, présente chez un être encore libre de préjugés, disparaît dès qu'il intègre le système officiel, censé l'éduquer, mais bien davantage en faire un citoyen entièrement soumis et malléable ; Mirbeau exacerbe ainsi les thèses de Jean-Jacques.

Mais qu'en est-il de ceux qui, ayant échappé au façonnage de l'école, parviennent à approfondir leurs connaissances et s'adonnent à la recherche ? Là aussi, à lire notre désabusé, l'état intervient et agit toujours contre eux, leur préférant des « faux savants », comme en témoigne l'aventure du narrateur du *Jardin des supplices*, un « gredin » sans aucune morale de son propre aveu⁹ et qui, précisément à cause de cela, obtient d'importants crédits pour réaliser une mission scientifique à Ceylan. Sans disposer d'un brin de connaissances en embryologie, il accepte des mains de son ami ministre, infiniment plus corrompu que lui, cette proposition qu'il commente ainsi : « Après tout, je puis bien être embryologiste, une fois, dans ma vie... Qu'est-ce que je risque ?... La science n'en mourra pas... elle en a vu d'autres, la science !... » – et se voit répondre :

⁹ *Idem*, *Le Jardin des supplices*, dorénavant noté en JDS, p. 978.

« Et tu as raison... [...] d'autant que l'embryologie, mon petit, Darwin... Haeckel... Carl Vogt, au fond, tout ça, ça doit être une immense blague !... » (*JDS*, 994). Le mépris évident pour la science que révèlent ces paroles est pour Mirbeau une constante dans l'approche que les autorités ont envers la science, en contradiction totale avec le discours officiel, vantant le rôle des recherches et du progrès. N'est-ce pas ce même ministre qui, à la fin de son entrevue avec le narrateur, prononce solennellement : « Aujourd'hui, un peuple n'est pas grand seulement par ses armes ; il est grand par sa science... Les conquêtes pacifiques de la science servent plus notre civilisation que les conquêtes [militaires]... *Cedant arma sapientiae !* » (*JDS*, 998)

« ...il passe pour très riche, très curieux et très savant »¹⁰

Ainsi, la position dont jouissent les savants reconnus par le pouvoir officiel, loin d'être le sceau de leur probité, devient au contraire une accusation : dans la suite de l'épisode mentionné plus haut, notre prétendu embryologiste se présente chez Sir Oscar Terwick, président d'une société scientifique, « un homme considérable, auteur de travaux renommés, un très grand savant, en un mot » (*JDS*, 1028), qui, au cours de la conversation, met au même rang « *Master Darwin* », « *Master Haeckel* » et... « *Master Coqueline* [...] du *miou-séum Grévin*¹¹ », en les qualifiant tous de « très grand[s] nat'raliste[s] » (*JDS*, 1029-1030). On retrouve une pareille dépréciation de l'autorité scientifique dans le por-

10 Ces propos caractérisent, dans *Dingo*, Sir Edward Herpett (*D*, 2306).

11 En effet, le musée abritait les figures de Coquelin aîné et de Coquelin cadet, dans leurs rôles exemplaires. Faut-il rappeler que c'est contre Coquelin aîné que s'adressait la fameuse satire de Mirbeau, « Le Comédien » (*Le Figaro*, 26 octobre 1882), où il dénonçait son cabotinisme ?

trait de Sir Edward Herpett, dont les connaissances sont tellement larges qu'on en vient à se demander ce dont il est véritablement spécialiste :

Il a la manie des lointaines études biologiques, linguistiques, sismographiques, océanographiques, anthropologiques, je ne sais plus trop, déclare le narrateur. Pourtant, on m'a cité le titre d'un de ses ouvrages : *La Dentition des Grands Singes*, grâce à quoi on pourrait peut-être spécialiser la nature de ses recherches : ouvrage considérable, textuellement copié dans Huxley. (*D*, 2306-2307)

Et si les deux exemples cités pouvaient suggérer que Mirbeau dirige ses attaques uniquement contre les étrangers, le long développement sur Édouard Legrel, Français de souche, en apporte un démenti. Dans ce cas, le procédé se fait plus subtil, puisque la réserve du narrateur ne se révèle pas d'emblée ; au contraire, il commence par vanter le dévouement à la science dont fait preuve cet éminent naturaliste, connu « dans le monde entier » pour ses « beaux et hardis travaux sur la myologie de l'araignée » (*D*, 2431), et pourtant si modeste et retiré dans son environnement privé où il s'adonne à ses expériences sans attirer l'attention du monde sur leur importance. Mais, progressivement, le récit trahit des doutes croissants du narrateur quant au niveau réel de mépris du savant par rapport aux honneurs dont il est constamment privé ; ainsi de son absence de l'Académie, dont Legrel affirme n'avoir aucun regret : « Était-il bien sincère dans ce détachement ? Je me le suis souvent demandé » (*D*, 2434), déclare le narrateur, interpellé par « une bonhomie un peu crispée » (*D*, 2433), « des ombres [dans] la limpidité de ses yeux », voire « l'aigreur de ses déceptions » qui « per[ce] malgré lui » (*D*, 2434-2435) dans l'attitude du chercheur. Et, plus inquiétant encore, Legrel ne parle jamais de ses travaux : « chaque fois que j'y faisais allusion, que j'y prenais de l'intérêt, il détournait tout de suite, quelquefois un peu rudement, la conversation » (*D*, 2438). Il ressemble par ce trait à Sir Oscar Terwick,

qui, lui aussi, semble inquiet au moment de rencontrer son prétendu collègue : « se méfiait-il de moi ou de lui ? », songe le narrateur (*JDS*, 1029). Il a aussi des opinions bien arriérées sur la littérature et l'art : « Tout cela est pathologique... grimaçait-il, sans jamais illustrer d'un exemple, d'une critique développée, d'un commentaire quelconque, cette opinion sommaire » (*D*, 2439). Le narrateur conduit le lecteur à travers les étapes de sa réflexion qui l'amène, enfin, à un constat lucide et désabusé :

Au fond, ce grand spécialiste, cet observateur si aigu de la vie de l'araignée, ce chercheur de muscles inédits se trompait du tout au tout [...] sur la vie en général et sur les hommes en particulier. [...] Et peut-être [...] n'avait-il du savant que la puérité souvent comique et la candeur bouffonne. Ne les comprenant pas, il méprisait toutes les œuvres d'imagination et de sensibilité, celles qui n'ont pas, pour s'étayer, le support direct, visible, grossièrement affecté et rugueux de la science. (*D*, 2440)

Ce savant, dont Legrel n'a que quelques traits – et non fondamentaux –, n'est-il pas alors un être idéal, inexistant dans la vie réelle ? Tel semble le constat, sinon du narrateur, sans doute de Mirbeau, qui insiste encore sur une autre qualité qui, elle non plus, n'est pas à l'honneur de la science. La véritable passion de Legrel est de « disséquer » ou de « vivisecter ses petites bêtes » (*D*, 2438), trait qu'il partage avec le savant du conte « Le Crapaud ». C'est le crapaud lui-même qui rapporte au narrateur ses mésaventures avec cet homme de science qui a soumis l'animal à de longues tortures auxquelles il prenait visiblement plaisir. « Tu connais sans doute cette espèce d'hommes farouches et barbares qu'on appelle des savants ! Il paraît que cela ne vit que du meurtre des pauvres bêtes, et que cela ne se plaît que dans le sang et les entrailles fumantes... »¹²

12 O. Mirbeau, « Le Crapaud », [dans :] *Idem, Contes cruels I*, Paris, Les Belles Lettres/Archimbaud, 2000, p. 83.

– ainsi commence le récit du crapaud. Mirbeau s’opposait violemment à la vivisection et son amour des bêtes demanderait un développement à part¹³.

La cruauté dénoncée envers les animaux concerne également les hommes, dès qu’ils se trouvent entre les mains des médecins, cette autre espèce d’hommes de science et cible constante de Mirbeau. Arnaud Vareille résume ainsi les griefs de notre écrivain : « Enorgueilli par l’essor du positivisme, qui va rapidement dégénérer en scientisme, le praticien moderne s’est assuré une emprise nouvelle sur la société. Il est désormais l’un des prescripteurs de la morale, celui qui, par le biais de l’étude physiologique, décrète la santé ou l’affection du sujet, en souligne les symptômes de vitalité ou ceux de décrépitude »¹⁴. Parmi les personnages de médecins, fréquents dans la production littéraire de Mirbeau, le docteur Triceps revient à plus d’une reprise. Symbole d’incompétence et d’infatuation, il formule, dans un langage truffé de termes scientifiques, des thèses absurdes et dangereuses. Dans *L’Épidémie*, il conteste la nocivité de la viande pourrie, du moins pour la santé des militaires et des pauvres¹⁵, dans *Les 21 Jours d’un*

13 Je m’occupe de cette problématique dans « “La vie qui se cache dans l’inconnu...” Les animaux d’Octave Mirbeau », [dans :] *Mondes humains, mondes non humains. Formes et coexistences (XX^e et XXI^e siècles)*, W. Kroker, M. Sokołowicz et J. Zbierska-Mościcka (dir.), Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, Warszawa 2022, p. 137-147.

14 A. Vareille, entrée « Médecins » du *Dictionnaire Octave Mirbeau*, Y. Lemarié et P. Michel (dir.), *L’Âge d’Homme/Société Octave Mirbeau*, Lausanne, 2010, p. 878.

15 Comme l’observe Lucile Garbagnati, procédant ainsi, le romancier n’entend pas « dénoncer une personne, mais un système qui encourage “la tradition” au détriment de “l’innovation”, la passivité et la veulerie collective au détriment de la santé collective et à l’avantage de quelques-uns ». L. Garbagnati, « Le médecin dans *L’Épidémie* (1898) d’Octave Mirbeau », [dans :] M. Miguet-Ollagnie, Ph. Baron (dir.), *Littérature et médecine*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2000, p. 245.

neurasthénique, il déclare que l'inceste peut régénérer la race¹⁶ et, considérant la pauvreté comme « une déchéance physiologique individuelle », il entend la guérir « par la thérapeutique » (21N, 1767). Il affirme avoir prouvé sa thèse par des expériences conduites sur un groupe de pauvres. Après un traitement appliqué pendant sept semaines,

l'un de ces pauvres avait hérité de deux cent mille francs... un autre avait gagné un gros lot au tirage des obligations de Panama... un troisième avait été réclamé par Poidatz¹⁷, pour rendre compte, dans *Le Matin*, des splendides représentations des théâtres populaires... Les sept autres étaient morts... Je les avais pris trop tard !... (21N, 1769)

Le même Triceps profère des opinions dans la ligne de Cesare Lombroso ou de Max Nordau (et de son collègue Legrel), lorsqu'il juge les hommes de génie – Zola, Homère, Shakespeare, Molière, Pascal, Tolstoï – comme « des maniaques, des alcooliques, des dégénérés, des fous » (21N, 1767)¹⁸. Quant à la cruauté, mentionnée au début de ce paragraphe, elle se lie à l'insensibilité des médecins à la souffrance de leurs

16 O. Mirbeau, *Les 21 Jours d'un neurasthénique*, dorénavant noté en 21N, p. 1570. Un aviculteur belge dans *La 628-E8* en sera également convaincu (628-E8, 1981).

17 Henry Poidatz fut journaliste au *Figaro* avant de devenir, en 1884, secrétaire général de la direction du *Petit Journal*. Entre 1894 et 1897, il possédait et dirigeait *Le Matin*.

18 Selon Pierre Michel, « [c]e que Mirbeau reproche avant tout aux thèses de Lombroso, c'est d'attribuer à la nature [...] ce qui relève en réalité de la culture et de l'organisation sociale, et de participer à une normalisation qui condamnerait tous les artistes de génie. Elles ne sont pas seulement aberrantes du point de vue méthodologique, mais elles constituent surtout une grave menace pour qui est en quête d'émotions esthétiques et rêve de transformation sociale ». P. Michel, entrée « Lombroso », *Dictionnaire Octave Mirbeau, op. cit.*, p. 190-191. Pour une analyse plus détaillée des jugements portés par Mirbeau sur la prétendue science de Lombroso, cf. P. Michel, « Mirbeau et Lombroso », [dans :] *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 12, 2005, p. 232-246.

patients, surtout lorsque ceux-ci ne représentent pas une source importante de revenus. L'histoire du jardinier Piscot en offre une bonne illustration : un affreux mal à l'œil le terrasse, et le narrateur appelle à son lit le docteur Lebriche, « l'homme des cas difficiles, des situations désespérées » (*D*, 2417). L'examen prolongé et extrêmement douloureux pour le patient (« [i]l [...] souleva et baissa à plusieurs reprises la paupière enflée, appuya de toute la force de son pouce sur l'arc de sinus frontal », *ibidem*) n'apporte aucun diagnostic, sinon la constatation émerveillée du docteur : « Mais sapristi... c'est ce que j'ai... c'est ce que j'ai... ». La question qu'il pose au jardinier : « Et dites-moi... qu'est-ce que vous faites pour ça ? [...] avez-vous consulté déjà un médecin ? » (*D*, 2418) prouve, outre l'irrésistible comique de la situation, l'ignorance de ce représentant de la médecine moderne qui, de surcroît, n'en éprouve nullement honte.

« ...conscience de cette formidable
immensité »¹⁹

Cette vision désabusée du monde de la science résulte sans doute des dispositions caractérogiques de Mirbeau, comme de la dimension délibérément polémique de ses écrits. Mais elle semble avoir aussi des sources plus profondes : la conviction que l'homme ne pourra jamais pénétrer tous les mystères du globe, tous les secrets de la nature. Et qu'il ne devrait même pas cultiver cette ambition. Dans une lettre à Marcel Schwob, il admet le caractère opaque de l'univers, et se résigne à ne pas savoir : « Il n'est pas besoin, je crois, de tout comprendre en art. Il y a des obscurités harmonieuses et sonores qui vous enveloppent d'un mystère

19 Le petit Georges acquiert cette conscience lors d'une nuit d'insomnie, et en est « tout écrasé » (*DC*, 814).

qu'on a tort de vouloir percer. Puisque nous ne comprenons pas la vie, pourquoi vouloir tout comprendre de ce qui en est la paraphrase ? »²⁰ Ses personnages émettent des jugements analogues :

Tu aimeras la nature ; tu l'adoreras même, si cela te plaît, non point à la façon des artistes ou des savants qui ont l'audace imbécile de chercher à l'exprimer avec des rythmes, ou de l'expliquer avec des formules [...]. S'il te prend la fantaisie orgueilleuse d'en vouloir pénétrer l'indévoilable secret, d'en sonder l'insondable mystère... adieu le bonheur ! Tu seras la proie sans cesse torturée du doute et de l'inassouvi...²¹,

profère l'abbé Jules, qui lui-même se sent victime de l'éducation :

dès que j'ai pu articuler un son, on m'a bourré le cerveau d'idées absurdes, le cœur de sentiments surhumains. [...] On a déformé les fonctions de mon intelligence, comme celles de mon corps, et, à la place de l'homme naturel, instinctif, gonflé de vie, on a substitué l'artificiel fantoche, la mécanique poupée de civilisation, soufflée d'idéal... l'idéal d'où sont nés les banquiers, les prêtres, les escrocs, les débauchés, les assassins et les malheureux... (AJ, 414)

L'humilité dont notre écrivain fait ainsi preuve n'est pas propre à tous les savants. Sa méfiance devant leurs conquêtes s'explique aussi par des erreurs qu'ils commettent invariablement tout au long de l'histoire de la civilisation : « je ne veux pas songer à l'affreuse nuit intellectuelle en laquelle nous resterions plongés si nous n'avions jamais que les savants pour nous expliquer le peu que nous savons des secrets de la nature », affirme le narrateur des *21 jours d'un neurasthénique*. Et de citer l'exemple de Jean-Baptiste Van Helmont, auteur de « la théorie de la génération spontanée », évidemment due à son erreur d'interprétation.

20 Lettre de Mirbeau à M. Schwob, vers le 18-20 janvier 1893, [dans :] O. Mirbeau, *Correspondance générale*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2005, t. 2, p. 713.

21 O. Mirbeau, *L'Abbé Jules*, dorénavant noté en AJ, p. 413.

Hélas ! – s'exclame le narrateur – presque toutes les expériences scientifiques présentent cette valeur-là [...]. Dans quelques années, nos fils riront des microbes de Pasteur comme nous rions des souris spontanées de Van Helmont, et les localisations cérébrales du docteur Charcot leur paraîtront, peut-être, des cocasseries plus inacceptables que l'homuncule d'Arnaud de Villeneuve et les crapauds essentiels de Brandt. (21N, 1638)

La science serait-elle donc, tout comme l'art²², une mystification ?

Le pessimiste invétéré qu'est Mirbeau ne peut également s'empêcher de constater l'incorrigibilité de certains traits de la race humaine : la rapacité, l'insatiabilité, la démesure ; puisque le progrès de la science n'est pas capable y mettre un terme, voire risque d'entraîner leur développement, mieux vaut ne pas le soutenir. L'optimisme de *La 628-E8* s'avère, après tout, aussi très relatif. La voiture tellement vantée n'est pas sans faire plusieurs victimes : le récit rapporte maints accidents avec des animaux avant de se concentrer sur l'histoire d'un automobiliste qui a écrasé une petite fille. Le discours qu'il adresse à la mère éplorée porte une forte dose d'ironie qui fait douter du bien-être associé au progrès :

Réfléchissez, ma brave femme. Un progrès ne s'établit jamais dans le monde, sans qu'il en coûte quelques vies humaines... [...] Il est bien évident, n'est-ce pas ?... que l'automobilisme est un progrès, peut-être le plus grand progrès de ces temps admirables... Alors, élevez votre âme au-dessus de ces vulgaires contingences. S'il a tué votre fille, dites-vous que l'automobilisme fait vivre, rien qu'en France, deux cent mille ouvriers... deux cent mille ouvriers, entendez-vous ?... [...] Dites-vous bien que votre fille s'est sacrifiée pour cela... que c'est une martyre... une martyre du progrès... Et vous serez tout de suite consolée... [...] Moi aussi je m'en console, en me disant que je travaille pour le progrès, et pour le bonheur universel... Adieu ! (628-E8, 2140-2141)

22 C'est ce que suggère un personnage de *Dans le ciel*, p. 858 et 875.

*

La position de Mirbeau envers la science se place donc sous le signe d'une profonde ambiguïté. D'un côté, comme le fait observer Pierre Michel, « en tant que matérialiste et héritier des Lumières, attaché à la méthode scientifique, parce qu'elle est la seule capable de faire progresser la compréhension des lois de la nature, force lui est de voir dans le savant le dépositaire des connaissances scientifiques et le responsable du progrès des lumières »²³. D'autre part, il conçoit de plus en plus fermement l'impossibilité d'accéder à un idéal rêvé, qui d'ailleurs serait toujours corrompu dans les réalisations humaines. Ainsi, continue-t-il à vanter le rôle de la science et de ses représentants, mais, pour ce faire, il se maintient à un niveau généralisé et abstrait. Dès qu'il en vient à décrire des cas concrets, il se trouve obligé de déchanter. Les hommes le déçoivent toujours, et il n'a aucune illusion sur le fonctionnement de la machine de l'état. Ses écrits présentent donc la solitude et la perplexité de ceux qui voudraient savoir, qui en ont les capacités intellectuelles, mais non les moyens matériels ; ceux-là, tout comme la gloire et le prestige, vont à des hommes qui, depuis longtemps, ont perdu l'ouverture d'esprit et l'humilité devant la science. De cette manière, l'écrivain parvient à accorder sa vision bien désabusée de la réalité avec des idéaux qu'il ne saurait abandonner et pour lesquels, assumant tous ses paradoxes et contradictions, il continue de se battre.

23 P. Michel, article « Savants », *Dictionnaire Octave Mirbeau*, op. cit., p. 1043.

bibliographie

- Dictionnaire Octave Mirbeau*, Y. Lemarié et P. Michel (dir.), L'Âge d'Homme/Société Octave Mirbeau, Lausanne, 2010.
- Garbagnati L., « Le médecin dans *L'Épidémie* (1898) d'Octave Mirbeau », [dans :] M. Miguët-Ollagnie, Ph. Baron (dir.), *Littérature et médecine*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2000.
- Michel P., « Mirbeau et Lombroso », [dans :] *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 12, 2005.
- Mirbeau O., « Cartouche et Loyola », [dans :] *Le Journal*, 9 septembre 1894.
- Mirbeau O., « Le Comédien », [dans :] *Le Figaro*, 26 octobre 1882.
- Mirbeau O., « Le Crapaud », [dans :] *Contes cruels I*, Paris, Les Belles Lettres/Archimbaud, 2000.
- Mirbeau O., « Propos de l'instituteur », [dans :] *L'Humanité*, 17 juillet 1904.
- Mirbeau O., « Un fou », [dans :] *Le Gaulois*, 2 juillet 1886.
- Mirbeau O., *Correspondance générale*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2005, t. 2.
- Mirbeau O., *Œuvre romanesque*, Éditions du Boucher/Société Octave Mirbeau, 2003.
- Staroń A., « "La vie qui se cache dans l'inconnu..." Les animaux d'Octave Mirbeau », [dans :] *Mondes humains, mondes non humains. Formes et coexistences (XX^e et XXI^e siècles)*, W. Kroker, M. Sokołowicz et J. Zbierska-Mościcka (dir.), Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, Warszawa 2022.
- Staroń A., « *Dans le ciel* et *La 628-E8* : la douleur ou la douceur de vivre », [dans :] *Octave Mirbeau : passions et anathèmes*, L. Himy-Piéri et G. Poulouin (dir.), Presses Universitaires de Caen, 2007.

abstract

Between Fascination and Doubt. Octave Mirbeau and the Science

Octave Mirbeau is consistently interested in the development of science, as is evident from his press articles, short stories and novels. But his judgment of science and its conquests, of scientists and their methods, is not unambiguous. His work contains therefore both enthusiasm for the power of human knowledge and the vivid conscience of its harmful effects. This study aims to highlight these contrasting positions and reflect on their foundations, which arise from the polemical nature of his writing, from his own lucidity and from the lack of faith in the human race. In spite of his pessimistic beliefs, Mirbeau persists on fighting for the values he cherishes, confronting an idealistic vision of science with a disillusioned image of the reality.

keywords


science, scientist, pessimism, progress, education

mots-clés

science, savant, pessimisme, progrès, éducation

anita staroń

Anita Staroń, HDR, enseigne la littérature et la culture françaises du XIX^e siècle. Son domaine de recherche est le roman français de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, notamment l'évolution des techniques narratives, les aspects thématiques et stylistiques, l'esthétique du décadentisme et du symbolisme, avec un intérêt particulier pour l'œuvre d'Octave Mirbeau et de Rachilde. Auteure de monographies : *L'art romanesque d'Octave Mirbeau. Thèmes et techniques*, Łódź 2013 et *Au carrefour des esthétiques. Rachilde et son écriture romanesque. 1880-1913*, Łódź 2015, de la traduction polonaise et édition critique du roman d'Octave Mirbeau *Dans le ciel* (avec Łukasz Szkopiński, *Wśród nieba*, Łódź 2017), et coéditrice de plusieurs monographies.

PUBLICATION INFO			
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
	Received : 16.03.2024 Accepted : 14.05.2024 Published : 20.09.2024	ÉTUDES	
ORCID : 0000-0002-4968-885X			
A. Staroń, « Entre fascination et doute. Octave Mirbeau et la science », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2024, nr 39, pp. 103-118. DOI : 10.4467/23538953CE.24.013.20188			
www.ejournals.eu/CahiersERTA/			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).		